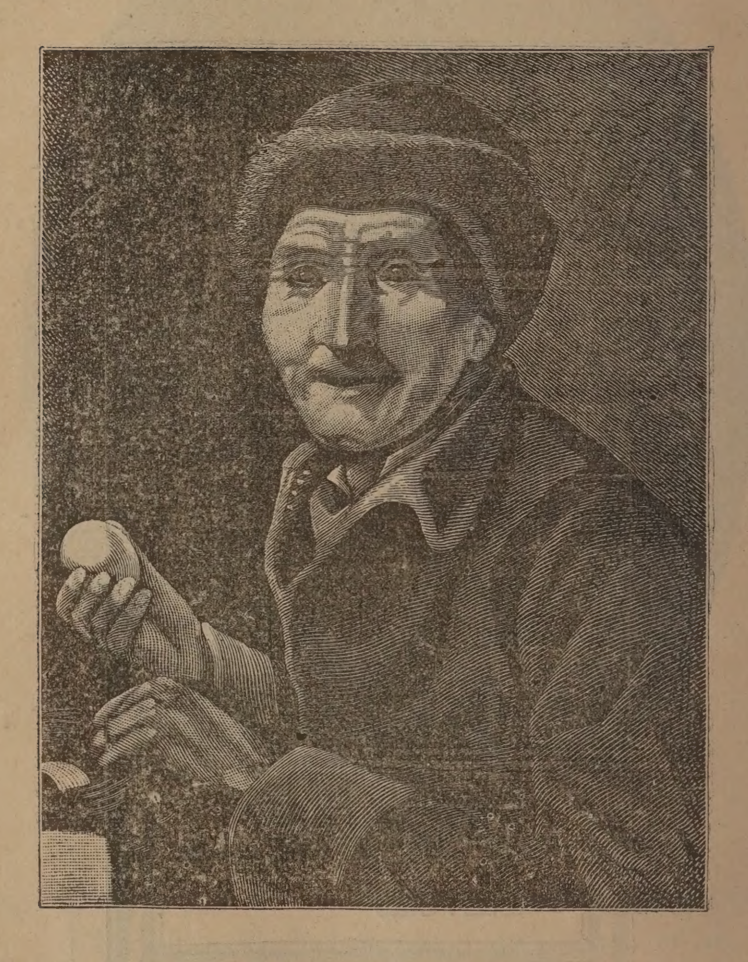


No. 27.—Christophe Colomb de M. Rink, acheté à la Nouvelle-Orléans, 1845 ou 1846.

Livraison 4ème. | 4e SÉRIE. | Tome 4

NOUVELLE-ORLÉANS, 1er JUILLET 1893.

# COMPTES-RENDUS

—DE—

# L'Athénée Louisianais,

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS.

SOMMAIRE.



*Pour l'Abonnement s'adresser au Secrétaire, P. O. Box 725.*

**Prix de l'Abonnement, $1.50 par An, payable d'avance.**
**Le Numéro, 25 Cents,**
Chez **Mme C. CIOR,** 94 rue Royale.

NOUVELLE-ORLEANS:
IMPRIMERIE FRANCO-AMERICAINE, 102, RUE DE CHARTRES,
EUG. ANTOINE, PROPRIETAIRE.

**1893.**

*Nouvelle-Orléans, 1er Juillet 1893.*

# COMPTES-RENDUS
## DE
# L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

**ATHÉNÉE LOUISIANAIS**

La Société fondée sous ce nom a pour objet:

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane;

2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger;

3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

---

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée, les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société:

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au Président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

---

## HÉNOCH JÉDÉSIAS.

RÉCIT ADRESSÉ PAR BENJAMIN PATRICK DE BOSTON

À SON AMI ALFRED MERCIER DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

(*Suite.*)

---

### CHAPITRE XX.

**L'Expiation commence.**

Les événements ne tardèrent pas à me donner raison. Dans un nouvel accès de somnambulisme, Jédésias se

déroba une somme considérable. Dès qu'il s'en aperçut, il se hâta de descendre dans le petit caveau, ne doutant pas qu'il l'y eût déposée. Mais, à sa grande surprise, il n'y trouva rien. Alors, il se mit à chercher dans tous les coins de la vaste maison ; il interrogea les murs, les dalles, le grenier. Toutes ses perquisitions demeurèrent sans résultat. Harassé de fatigue, il se jeta sur sa paille; il se fût abandonné au désespoir, s'il n'eût eu à songer au moyen d'empêcher le retour du désastre. Comme il ne trouvait pas d'expédient qui le rassurât complètement, il résolut de vaincre le sommeil. La seule idée du danger auquel il s'exposait, s'il s'endormait avant de s'être précautionné contre son somnambulisme, le faisait frémir. Enfin, ne trouvant rien de mieux, il cacha ses clefs dans l'endroit de l'accès le plus difficile. Pendant quelques temps, il eut lieu de croire qu'il avait résolu le problème ; car, ses trésors demeurèrent intacts. Il commença même à se consoler de la perte qu'il avait faite, ou du moins à s'y résigner. Mais un matin, étant descendu dans son caveau pour faire sa visite ordinaire, il s'aperçut d'un vide effrayant. Il hurla de colère et de douleur, et fit retentir les murs de blasphèmes horribles. Ce fut avec une sorte de fureur qu'il commença de nouvelles recherches. Jamais les sbires de Venise aux temps du tribunal des Dix, jamais les alguazils de la Ste Hermandad aux plus beaux jours de Philippe II, ne fouillèrent avec un zèle plus ardent la demeure d'un citoyen accusé de complot contre l'Etat ou l'Eglise. Mais il eut beau faire, il n'eut pas le bonheur de mettre la main sur la moindre parcelle d'or ou d'argent.

Jédésias se tortura l'esprit pour trouver d'autres moyens de salut ; mais à mesure qu'il les mettait à exécution, il en reconnaissait l'inefficacité ; autant il apportait de finesse dans ses combinaisons de jour, autant il

les déjouait avec adresse pendant ses heures de somnambulisme. Chaque fois il se persuadait qu'il avait trouvé un stratagème infaillible, et s'endormait tranquille sur sa nouvelle idée. Mais le Jédésias de la nuit se levait, s'arrêtait un moment devant l'obstacle que le Jédésias du jour lui opposait, l'analysait avec une perspicacité invincible, et ne tardait pas à en saisir le secret. Le lendemain nouveau désespoir de l'avare à la vue d'une soustraction nouvelle. Puis, il se remettait à interroger sa maison, depuis le grenier jusqu'aux fondations. Ce n'est pas tout; il retourna toutes les briques de son jardin; et là, où il n'y en avait pas, creusa la terre sans en laisser un pouce carré d'inexploré. Il sortit même de chez lui, et examina les trottoirs et les rues de son quartier. Les passants ne s'en occupèrent pas beaucoup; car on savait à New York que Jédésias, dans l'espoir de faire de bonnes trouvailles, marchait toujours les yeux baissés; et quand on le vit fixer ses regards sur le sol, avec un surcroît d'attention, on pensa naturellement qu'un accès d'avarice suraiguë s'était emparé de lui. Tous ses efforts furent inutiles; il acquit la triste conviction que ce qu'il avait perdu, l'était sans retour.

Cependant, son caveau prenait une physionomie désolante. Presque toutes les barriques étaient entamées, quelques-unes mêmes étaient vides. Celles qu'il affectionnait le plus, telles que Bethsabé, Esther, Caïna, ne conservaient plus guère que leurs noms. Débora elle-même, si replète qu'elle fût, avait considérablement diminué. Un matin, comme il passait devant elle, il remarqua son extrême maigreur, et lui dit d'un ton lamentable: "Et toi aussi, ma grosse, tu t'en vas!"

La Reine de Saba, la seconde favorite, celle qui le cédait à peine à Rebecca dans son affection, ne fut pas plus respectée que ses compagnes; des poignées de

perles et de pierres précieuses lui furent ravies. Ce spectacle arracha l'âme à Jédésias. "Non, je ne te perdrai pas tout entière, s'écria-t-il ; je veillerai, je veillerai jusqu'à ce que j'aie imaginé un moyen infaillible de sauver ce qui reste de toi : sinon, je mourrai d'insomnie à tes côtés."

Après avoir élaboré tous les plans dont son imagination, stimulée par la nécessité, pouvait lui suggérer l'idée, il en trouva un qui le fit bondir de joie, tant il le trouva sûr. En effet, son invention présentait la condition qui, le plus souvent, assure le succès ; elle était très-simple, si simple qu'il s'indigna de n'y avoir pas pensé plus tôt. Il oubliait qu'il en est toujours ainsi chez l'homme : quand nous avons une grande difficulté à résoudre, l'expérience prouve que nous allons toujours du composé au simple.

La dernière combinaison de l'avare consistait tout bonnement à placer au haut de la porte de sa chambre à coucher, à l'aide d'une échelle, un pistolet chargé, de telle sorte qu'au moindre effort pour ouvrir, le coup devait partir.

Ce fut avec le calme de la conviction, que Jédésias disposa son appareil. Quand il eut fini, il jeta son échelle dans la cour, ferma la fenêtre, et, se couchant sur sa paille : "Enfin, me voilà sauvé, dit-il. Maudit somnambulisme, je triomphe donc de toi ! Il en était temps. Mais assez gémir ; dès demain je reprends, avec plus d'énergie que jamais mes occupations ordinaires. Je prêterai à de plus gros intérêts ; il faut, oui, il faut absolument que je comble le vide qui s'est fait autour de moi. Allons, un bon sommeil va me rendre mes forces, et demain, en me levant, je serai plus dispos que jamais.

Brisé par les fatigues du corps et de l'esprit, Jédésias ne tarda pas à s'endormir. Longtemps vaincue par lui,

la nature reprit le dessus, et se vengea en le plongeant dans un sommeil voisin de la léthargie. Mais il y avait en lui un démon qui ne dormait jamais, c'était l'avarice. Il la vit dans un songe, et entendit sa voix : "Jédésias, Jédésias, disait-elle, lève-toi ! pas de temps à perdre. Ne vois-tu pas ces monceaux d'or ? ils sont à toi, si tu arrives le premier." Sollicité par cette voix qui lui est familière, il se lève, allume sa lanterne, revêt son costume noir bordé d'argent, et se dirige vers la porte. Il tourne trois fois la clef dans la serrure, et pose la main sur le bouton. Le coup part. La détonation, éclatant au milieu d'un profond silence, réveille Jédésias subitement. Mais il tente un effort inutile pour reprendre ses sens ; il se sent comme frappé par la foudre, et tombe instantanément dans d'horribles convulsions. Cependant, la crise s'éteint par degrés, et livre tous ses membres à une prostration profonde. Il sent renaître ses idées, sa volonté lui revient : il veut s'appuyer sur son coude, pour se relever, mais son bras ne peut soutenir le poids de son corps, il retombe à la même place, et s'endort de nouveau.

Une heure s'est à peine écoulée, que son inexorable démon revient dans un autre rêve, et lui dit : "Debout, Jédésias ! le moment est favorable, suis-moi ; je te conduirai dans une gorge de montagne encore inconnue des voyageurs ; là tombe une cataracte dont les flots, à certains intervalles, roulent des blocs d'or. Hâtons-nous."

L'avare est bientôt debout. Encore faible, il s'avance en s'appuyant aux murs. Il arrive enfin dans son caveau. Ici, son rêve se transforme ; il ne s'agit plus de cataracte roulant de l'or. Jédésias se croit dans les caves de la plus riche banque de New-York. Nous verrons bientôt ce qu'il fait de l'argent et de l'or qu'il enlève. Excité par l'obstacle qu'il a rencontré, il se sent plus

avide que les précédentes nuits ; aussi, prend-il double charge. Il entasse les pièces d'argent et d'or dans les plis de sa robe, sort de son caveau, franchit la distance qui le sépare de la rue, glisse avec précaution dans l'ombre, et disparaît au loin.

Le lendemain, quand le vieil usurier se réveilla, il était étendu sur sa paille. Il fut étonné de se sentir plus fatigué que la veille. Sa surprise fut encore plus grande, lorsqu'il remarqua que sa porte était ouverte. Alors, il eut un vague souvenir de ses convulsions. Il descendit précipitamment dans la chambre souterraine. A la vue des vides énormes qui s'étaient faits dans ses chères barriques, il écuma de rage, et se roula sur les dalles froides, en rugissant comme un lion blessé. Puis, il s'assit, morne et désolé ; enfin, son âme de fer s'amollit, et des larmes, de véritables larmes, s'échappèrent de ses yeux.

Ainsi, Jédésias voyait s'écouler ses trésors, sans qu'il lui fût possible d'opposer une digue au torrent. Rien n'eût été plus facile, s'il eût voulu se confier à quelqu'un. Mais la défiance est l'essence même de l'âme des avares. Pour eux la race humaine est une race ennemie ; dans chaque homme qui se présente à eux, ils voient un traître, un pirate prêt à leur ravir leur bien. Jédésias avait horreur d'un pareil secours ; la seule idée de révéler son secret à un être humain, lui donnait des frissons. "S'il faut que je perde jusqu'à ma dernière piastre, se disait-il, j'aime mieux être volé par moi-même que par un autre. Mais non ; s'il est vrai, comme je le crains, que le coup de pistolet m'ait jeté dans des convulsions, j'affronterai le mal et finirai par le dompter."

Jédésias, avec un courage digne d'un meilleur emploi, renouvela plusieurs fois l'expérience ; mais ce fut toujours en vain. Son mauvais génie finissait par être le

plus fort ; il ne se passait pas de semaine, où le malheureux avare n'eût à gémir sur une nouvelle perte. Une fois, cependant, il crut qu'il allait avoir le dessus : il lutta, pendant plus d'un quart d'heure, contre les convulsions. Mais sa défaite, pour avoir été retardée, n'en fut que plus désastreuse ; car, sa cupidité augmentant en proportion des obstacles qui l'empêchaient de se satisfaire, à peine la syncope où il avait été plongé eut-elle fait place au sommeil, qu'il se dressa sur ses pieds, courut vers la Reine de Saba, et la dépouilla de tout ce qui lui restait.

Cette lutte acharnée avait épuisé les forces de Jédésias, mais non son courage. "C'est à recommencer, se dit-il ; je ne me livrerai point au sommeil, que je n'aie trouvé le moyen de sauver le peu, hélas ! que je possède encore. Ce moyen doit exister, il existe, il faut que je le découvre."

Jédésias résista longtemps au sommeil par la seule puissance de sa volonté. Mais quand, épuisé par l'insomnie, il sentit que son énergie pourrait le trahir d'un moment à l'autre, il se prit à boire du thé et du café. D'abord, il fut si bien ranimé, qu'il se persuada qu'on pouvait vivre sans dormir. Dès qu'il s'aperçut que ses paupières menaçaient de se fermer, il augmenta la force et la quantité de ses infusions.

Bien des jours, bien des nuits, s'étaient écoulés ; Jédésias cherchait encore le secret d'où dépendaient sa fortune et sa vie. Cependant, ses oreilles commencèrent à tinter, ses membres à trembler. Il éprouvait des éblouissements de plus en plus prolongés ; par moment il lui semblait que son cerveau fondait sous l'action d'un feu ardent, et que son intelligence l'abandonnait. Tout-à-coup il se fit un bouleversement épouvantable dans tout son être : ses membres se prirent à se mouvoir malgré

lui; il courait, tournoyait sur ses talons, et parfois bondissait en poussant des cris. Puis, il tombait, se débattant dans des spasmes affreux. Mais sa volonté était tendue avec tant de force, que le sommeil ne pouvait plus s'emparer de lui à la suite de ses crises. Il en eut une qui dura beaucoup plus que les autres. Quand il en revint, il se trouva si faible qu'il s'avoua, avec amertume, qu'une autre attaque de ce genre l'emporterait infailliblement. "Eh bien! puisqu'il faut mourir, s'écria-t-il, mourons au milieu de mes trésors. Mon dernier regard sera pour vous, ô mes chères barriques!"

Dès que sa résolution fut prise, il fit une grande quantité de café, en remplit une cruche, et descendit dans le caveau. Il alluma le candélabre, but autant qu'il put, et, promenant un regard paternel sur ses bien-aimées piastres: "Il faut donc vous quitter, dit-il, vous qui m'avez coûté tant de peines, vous, qui faisiez ma seule joie! Oui, je viens contempler, pour la dernière fois, votre brillant reflet; je viens écouter encore, avant de mourir, votre son réjouissant. Voyez, combien je vous aime! je préfère mourir ici que de vous voir disparaître toutes, les unes après les autres. Moi, vous survivre? non, jamais; car, que ferais-je dans la solitude effroyable où me plongerait votre perte? n'êtes-vous pas ma société, ma famille, mes filles chéries? Ah! je suis déjà trop malheureux de l'absence de vos sœurs. Vos sœurs disparues, hélas! que sont-elles devenues? Hors vous, rien ne m'attache à la vie. Que m'importent, à moi, ces honneurs, ces plaisirs, ces affections dont les hommes sont si désireux? Arts, sciences, gloire, qu'est-ce que tout cela? Le sage l'a dit, tout cela n'est que vanité. Avec toutes leurs sciences, avec la gloire qui les couronne, en est-il un seul qui ait su amasser une fortune comme la mienne? Mais moi, si je le voulais, j'aurais

dès demain, avec mon or, plus de gloire qu'aucun d'eux ; j'aurais un palais regorgeant de flatteurs, des poètes pour transmettre mon nom à la postérité, des ministres, que dis-je ? des esclaves pour contenter le moindre de mes caprices. Voilà ce qui fait mon bonheur, à moi, c'est de me dire : — Je puis avoir tout ce qu'ils ambitionnent ; mais eux, ils ne peuvent pas avoir ma fortune. Je sais qu'ils me haïssent. Ils feignent de me mépriser, et affectent de dire sur un ton d'insolente supériorité : " Ce Juif ! " Mais le Juif s'amuse de leur haine et de leur mépris, parcequ'il sait bien, ce Juif, qu'en réalité il leur fait envie. Je n'aurais qu'à leur laisser entrevoir la perspective d'être mes héritiers, pour qu'ils fussent à mes pieds. Des femmes ! j'en aurais de jeunes et de belles, de tout pays, de toute condition ; je me ferais fort d'acheter même des reines. Mais arrière, flatteurs ! je ne veux pas d'héritiers ; arrière, femmes ! je suis détaché des convoitises de la chair. Je ne veux de la société ni des uns ni des autres ; j'aime mieux celle de mon or ; je préfère à la figure humaine l'effigie d'une piastre ; et le son de l'or est plus agréable à mon oreille que la plus douce voix de femme.

Ah ! laissez-moi vous regarder de près, une fois encore, ô mes chères piastres, avant de me séparer de vous. Me séparer de vous ? l'horrible pensée ! que deviendrez-vous ? quoi ! vous tomberiez entre les mains de cette tourbe mondaine que je déteste ; vous seriez jetées dans les ruisseaux fangeux de la circulation, vous que j'ai essuyées avec tant de soin, et qui brillez comme des rayons de soleil ! Non, non, cela ne sera pas. Je vais vous descendre dans le petit caveau, je refermerai la dalle sur ma tête, et je mourrai près de vous, près de toi, ô ma Rébecca, mon enfant de prédilection. On ne saura pas ce que je suis devenu ; on croira que j'ai transporté mes

trésors dans un autre pays, de crainte d'être assassiné dans cette ville où j'ai tant d'envieux. Je dormirai de l'éternel sommeil près de vous."

Jédésias se mit aussitôt à descendre ses richesses dans le petit caveau. L'abondant café qu'il avait pris semblait avoir décuplé ses forces. Mais cette surexcitation artificielle ne pouvait durer toujours. Il en était à son douzième voyage, lorsqu'il se sentit défaillir; ses jambes chancelèrent; la petite barrique qu'il tenait entre les bras, s'échappa et roula sur les degrés de l'escalier. Il fit un prodigieux effort pour se tenir debout; mais le vertige fut plus fort que lui, et le précipita, la tête la première, au fond du petit caveau. Son front heurta violemment contre la pierre, et son sang s'échappa par une large blessure. Il perdit entièrement connaissance, et resta étendu sans mouvement au milieu de ses pièces d'or et d'argent.

Pendant que Jédésias gisait ainsi sur les dalles du souterrain, je revenais d'une excursion aux environs de la ville. La nuit était très avancée, mais si splendide et si douce que je ne me hâtais pas de rentrer à mon hôtel. Je me laissais aller au cours de ces pensées mystérieuses et graves, que réveille en nous la contemplation des astres; je m'absorbais de plus en plus dans l'idée de l'infini, de l'éternité. Bientôt j'oubliai complètement notre petite planète et ses misères; je marchais sans sentir que je marchais; mon esprit s'était, pour ainsi dire, détaché de mon corps, et s'évanouissait dans l'immensité. Mais au moment où j'allais traverser une rue, je fus brusquement ramené sur la terre, par l'apparition d'un personnage dont l'allure n'annonçait rien de bon. Il marchait d'un pas rapide dans l'ombre projetée par les maisons: il était courbé et semblait presser un objet sur sa poitrine. Il venait droit à moi. Je me cachai derrière un

escalier, et attendis qu'il passât. Il glissa comme un spectre, et se dirigea vers la rivière de l'Est. Je le suivis. Arrivé sur la grève, il déposa son fardeau dans un canot attaché au rivage, sans faire la moindre attention à moi. Sa figure était couverte de sang, à un tel point qu'il était impossible de distinguer ses traits ; ses mains aussi étaient ensanglantées. L'objet qu'il avait mis dans le canot était évidemment un sac de piastres. Je ne doutai pas que ce ne fût un assassin. Ce sang est sans doute celui de sa victime, pensais-je, et cet argent le fruit d'un crime.

L'inconnu se baissa pour détacher la chaîne qui retenait l'embarcation. Il n'y avait plus à hésiter, je m'avançai hardiment, et braquant mes pistolets sur sa poitrine :

—"Arrêtez ! m'écriai-je ; avant d'emporter cet argent à Brooklyn, rendez m'en compte, ainsi que du sang dont vous êtes couvert. Sinon, je vous tiens pour un assassin, et vous tue."

Celui à qui j'adressai ces paroles, demeura immobile comme une statue. Après un long silence :

—Que me voulez-vous? demanda-t-il ?

—Vous aider, si je le puis, répondis-je, en reconnaissant, au son de la voix, Hénoch Jédésias, et en m'apercevant qu'il était dans une de ses hallucinations somnambuliques.

—Je ne vous connais pas, dit-il ; vous êtes peut-être un espion envoyé à ma poursuite par les directeurs des banques.

—Nous nous connaissons très-bien l'un et l'autre, répondis-je ; je suis celui pour qui vous n'avez pas de secrets : c'est Benjamin Patrick qui vous parle.

—Benjamin Patrick ! s'écria l'avare ; ah ! c'est vous qui me parlez ; alors, je suis sans crainte. Vous m'avez

promis.... que m'avez-vous donc promis? je ne m'en souviens plus. Qu'importe? j'ai plus de confiance dans votre parole que dans la mienne; car, moi, je ne fais de serments que pour la forme, et pour mieux tromper les gens crédules.... Eloignons-nous du rivage; je vous dirai, quand nous serons au large, l'excellente affaire que je fais en ce moment.

Nous entrâmes dans le canot. Jédésias se mit aux avirons, et, coupant obliquement le courant, il remonta jusqu'à un demi-mille à-peu-près de l'endroit d'où nous étions partis.

—Il paraît donc que vous faites une spéculation magnifique, en ce moment? dis-je à voix basse, et d'un air mystérieux.

—C'est un coup de maître, répondit-il sur le même ton.

—En quoi consiste-t-il?

—A faire tomber toutes les banques.

—Et alors?

—Alors, j'en élève une, moi, sur leurs ruines. Mais ce sera une banque hypothécaire. Oh! l'hypothèque, mon cher Monsieur, l'hypothèque est ma divinité. L'hypothèque, voyez-vous, c'est la sirène la plus perfide pour les emprunteurs; c'est elle qui les attirera dans mes filets, et je vous promets que dans cinq ans toutes les propriétés de l'Etat de New-York m'appartiendront.

—Je comprends parfaitement votre système; je vois, en effet, qu'il vous rendra bientôt propriétaire de tout ce vaste Etat; sur ceci je n'ai pas le moindre doute. Mais je suis inquiet de savoir comment vous ferez tomber les banques.

—C'est difficile, et pourtant j'en ai trouvé le moyen. J'ai acheté le secret de leurs serrures à ceux qui les ont faites. Je pénètre dans leurs caves, je remplis ce sac de dollars, et je viens le vider dans la rivière.

—Est-ce cette nuit seulement que vous commencez votre entreprise ?

—Oh ! non ; j'en suis à mon dixième voyage.

—Etes-vous bien sûr que ce soit l'argent des banques que vous jetez à l'eau ?....Si c'était le vôtre !

—Oh ! quelle idée. Il faudrait que je fusse fou.

—Mais il y a danger pour vous, à ce qu'il paraît, à descendre dans les caves des banques : je vois à votre front une blessure toute fraîche.

—Vous vous trompez ; personne ne m'a surpris, personne ne me surprendra ; je me suis blessé en tombant, sans doute, je ne m'en souviens pas.

Jédésias se tut, et ramena les avirons dans le canot. Nous étions au milieu de la rivière. Il prit le sac rempli d'or et d'argent, et, se dressant de toute sa hauteur, il le renversa en le secouant ; les piastres et les onces s'échappèrent en brillante cascade, et disparurent. L'avare les salua d'un éclat de rire, et leur souhaita un bon voyage. Puis, il s'assit, et reprit les avirons. C'était un spectacle étrange que ce canot mis en mouvement par un somnambule. Inconcevable mélange de raison et de folie ! Ce vieillard qui savait retrouver son chemin vers le rivage, ne me voyait pas en réalité, il ne me voyait que dans son rêve, me parlait comme on parle, en dormant, à des êtres chimériques. Je le questionnais pendant que nous glissions sur l'eau ; quelquefois il me répondait avec précision ; le plus souvent il éludait ma demande, ou se taisait. De révélation en révélation, je l'amenai à me dire à peu près tout ce qu'il avait fait depuis que je l'avais perdu de vue.

Nous abordâmes sans bruit. Jédésias rattacha le bateau, et, sans m'adresser un mot, reprit son chemin vers sa demeure. Je le suivis. Nous n'étions pas loin de sa porte, lorsque je m'aperçus de la présence d'un autre

compagnon. Un chien, qui problement avait perdu son maître, marchait sur les talons de Jédésias; il glissa entre les jambes de l'avare, au moment où celui-ci ouvrait la porte et rentrait chez lui. Je ne félicitai pas le pauvre animal du gîte ni du maître qu'il choisissait; je le plaignis de la maigre chère qui l'attendait, si toutefois il n'était pas brutalement chassé. J'aurai occasion plus tard de parler, avec quelques détails, de ce chien; il doit jouer un rôle important dans la suite de l'histoire de l'usurier, et, à ce titre, il méritera de ma part une attention particulière.

Lorsque Jédésias se réveilla, un jour rouge pénétrait dans sa chambre. Il ouvrit la fenêtre qui regardait l'occident, et fut surpris de voir que le soleil allait disparaître sous l'horizon. Il ne le fut pas moins, lorsqu'il s'aperçut que ses mains étaient tachées de sang. Il commença dès lors à ressaisir le fil de ses idées; il se rappela vaguement qu'il avait fait une chtue. "Si ma mémoire ne me trompe pas, se dit-il, c'est dans le caveau que je suis tombé. Mais je ne me rappelle rien de ce qui s'est passé depuis, et je ne sais pas comment j'ai pu remonter jusqu'ici; car, je me sens d'une faiblesse extrême."

Il descendit dans la salle souterraine. La cruche, à moitié remplie de café, lui rappela la résolution qu'il avait prise de rendre le dernier soupir parmi ses trésors. Il suivit la trace de sang jusqu'à l'entrée du petit caveau; il souleva le couvercle, et descendit. Plusieurs barriques étaient rangées à droite et à gauche; mais il y en avait une de renversée, au pied du sarcophage de don Francisco Pizarro; des doublons et des aigles étaient confondus dans une mare de sang.

"Ah! je vois maintenant ce qui s'est passé, dit-il: privé de sentiment, après ma chute, je suis resté étendu

sur la pierre. En reprenant mes sens, je n'ai pas eu la force de me relever, et je me suis endormi. Mes funestes visions se sont emparées de moi : elles ont rendu l'énergie à mes membres, et j'ai de nouveau caché une partie de mes trésors....mais où ?....Que dis-je, mon sang a dû marquer le chemin que j'ai suivi pour les cacher ; il va me conduire à l'endroit où je les ai mis."

Emporté par l'idée qui venait de se présenter à son esprit, l'avare courut avec la légèreté d'un jeune homme jusque dans son jardin. Là les gouttes de sang qu'il suivait commencèrent à devenir moins larges et plus rares. Elles se continuaient sur le trottoir, mais disparaissaient à quelques pas de la porte. Il rentra, le désespoir dans l'âme. Il redescendit dans le sanctuaire de ses richesses, sans même remarquer, chose inouie, prodigieuse, qu'il laissait les portes ouvertes derrière lui. Il voulut aller jusqu'au petit caveau ; mais sentant ses jambes se dérober sous lui, il s'appuya contre une colonne, et s'affaissa, en disant avec une amère tristesse: " Mon malheur est donc plus fort que ma volonté ! "

Jédésias resta longtemps plongé dans le silence du désespoir. Son morne abattement eût persisté sans un hurlement plaintif qui remplit le souterrain. L'avare tressaillit, et regarda autour de lui. Alors, il aperçut, pour la première fois, le chien qui l'avait suivi. Celui-ci était accroupi près de lui, agitant sa queue et donnant à ses yeux une expression affectueuse et suppliante. Dès qu'il vit que l'avare le remarquait, il s'en approcha davantage en rampant, et posa son museau sur sa cuisse.

" Comment te trouves-tu ici, toi, et que me veux-tu ? dit Jédésias ; tu as perdu ton maître, sans doute, et tu viens me demander de te garder, de te nourrir. Je vois cela dans tes yeux. Tu lèches mes mains, tu gémis, tu as l'air de comprendre que je suis malheureux. Eh bien !

je partagerai avec toi mon biscuit et mon eau. Tu n'es pas mon ennemi naturel, toi, comme l'homme. Tu es le seul être qui m'aies jamais témoigné quelque sympathie. Viens donc, je vais te donner à manger."

Le vieil usurier monta dans la chambre, où un sac de biscuits et une cruche d'eau étaient placés à côté de la paille sur laquelle il couchait. Il délaya un biscuit dans une écuelle, et le présenta au chien. Celui-ci qu'un long jeûne rendait peu difficile, se mit en mesure d'avaler la maigre pitance que son protecteur lui offrait.

Cependant, Jédésias était assis sur sa paille, et regardait machinalement le chien. Une idée inattendue jaillit, comme un point lumineux, des profondeurs de son âme désespérée, grandit rapidement, et changea les ténèbres, qui enveloppaient toutes ses pensées, en lumière éclatante. Il se redressa graduellement, comme s'il grandissait à mesure que son idée se déployait, et, secouant ses poings avec force, il cria d'une voix tonnante : "Sauvé! sauvé!" L'énergie lui revient avec la certitude du salut ; une nouvelle vie circule dans ses veines, il se sent la souplesse et la vigueur de la jeunesse.

"Ah! mange, dit-il en servant un autre biscuit au chien ; il faut que tu vives. Ne crains rien, je prendrai soin de toi ; je t'aimerai comme un ami, comme un bienfaiteur ; car, tu vas sauver le reste de mes trésors. Oui, tu comprendras ce que je veux, tu feras ce que je te dirai, et je te promets de te récompenser généreusement."

Jédésias venait de concevoir un plan, dont l'exécution devait, en effet, réaliser ses espérances. L'entreprise était difficile, et d'autre part l'exposait au danger le plus grave. Désormais, ses trésors et sa vie vont dépendre de l'intelligence et de l'obéissance de l'animal auquel il a donné l'hospitalité. Par un concours de circonstances qui se développeront plus tard dans mon récit, il se

trouva que je connaissais le chien qui s'était réfugié chez lui. Je vais donc, dès à présent, tracer rapidement l'histoire antérieure de ce nouveau personnage, et j'espère que vous m'en saurez gré.

*(A continuer.)*

---

## Séance du 28 Avril 1893.

### Présidence de M. Alcée Fortier.

A huit heures la séance est ouverte.

Le procès-verbal de la séance du 14 avril est lu et adopté.

La parole est à M. Ducrocq pour lire l'analyse qu'il a faite du roman de M. Ludovic Halévy ayant pour titre : " L'abbé Constantin."

Le travail de M. Ducrocq écrit d'un style heureusement approprié au caractère naturel et naïf de l'ouvrage dont il rend compte, est écouté avec cet intérêt qui s'attache à tout ce qui est vrai et dit avec simplicité.

L'ordre du jour appelle le choix du sujet à traiter pour le concours de 1893. Parmi les diverses questions proposées celle que M. Ducrocq formule en ces termes : " De tous les poètes français du XIXe siècle quel est celui qui vous plaît le plus, et pour quelles raisons ? " paraît réunir la majorité des suffrages ; cependant M. le Président engage ses collègues à ne pas se presser et à différer leur décision jusqu'à la prochaine séance.

L'ajournement est prononcé.

## Séance du 12 Mai 1893.

### Présidence de M. Alcée Fortier.

A huit heures la séance est ouverte.

Lecture et adoption du procès-verbal de la séance du 28 avril.

Aucun manuscrit n'étant annoncé pour la prochaine réunion, M. le Dr. Alfred Mercier dit qu'il a en portefeuille un ouvrage qu'il ne destine pas à l'impression, mais dont il lira un fragment, si ses collègues le désirent.

M. le Président répond que l'offre de M. le Secrétaire est acceptée, et que l'Athénée écoutera avec plaisir la communication qu'il voudra bien lui faire.

La question du concours de 1893 est à l'ordre du jour. Des divers sujets proposés, celui de M. le Prof. Ducrocq, après une modification qui en élargit le cadre, est adopté.

Les envois des concurrents seront reçus jusqu'au 1er mars inclusivement.

Lecture est donnée d'un article sur la langue française, traduit du *Sun* de New-York. Il est décidé que cette traduction sera insérée dans le prochain numéro des comptes-rendus.

L'Institution Smithsonienne envoie une circulaire concernant les fonds que lui a légués Thomas George Hodgkins de Setauket, New-York, et dont le revenu sera en partie consacré à récompenser les meilleurs travaux qui lui seront adressés sur la nature et les propriétés de l'air atmosphérique dans ses rapports avec le bien-être de l'homme.

## LE FRANÇAIS.

---

Sous ce titre, nous lisons dans le *New-York Sun:*

La connaissance de la langue française est particulièrement utile, en ce moment, à ceux des New Yorkais qui ont le désir de prendre langue avec les officiers des navires de guerre étrangers actuellement à New-York. A part les officiers anglais, c'est à peine si quelques-uns d'entre eux comprennent un mot de notre langue, mais, en revanche, presque tous parlent le français. On parle le français à bord des navires russes et allemands, italiens et brésiliens, hollandais, espagnols, à bord des bâtiments de la république Argentine, et, naturellement, à bord des vaisseaux français. On parle encore le français à bord des navires anglais et américains; on le parle jusque sur le gaillard d'arrière des caravelles de Christophe Colomb!

Les officiers russes s'expriment dans cette langue avec autant d'élégance et de naturel que s'ils étaient nés en France même; les officiers allemands, et ce qui est étrange à constater, les officiers hollandais ne parlent pas mal le français, en vérité; les officiers brésiliens l'assaisonnent comme d'une sorte de piment d'un léger accent portugais; quant aux Espagnols et aux Argentins ils le parlent assurément mieux que bien des Français de certaines provinces. Mais si tous ces officiers donnent, en s'exprimant en français, l'illusion qu'ils parlent leur propre langue, les officiers anglais, et avec eux les officiers américains, trahissent à chaque mot leur origine anglo-saxonne. Nous devons cependant faire une exception en faveur du vice-amiral sir John Hopkins et du contre-amiral Gherardi. L'un et l'autre possèdent le pur français des boulevards de Paris; et ils le parlent dans la perfection.

On voit par là que le français est bien réellement la langue vivante la plus utile à connaître lorsqu'il s'agit d'entrer en relation à la fois avec les représentants des différentes nations du globe. C'est la langue qui rendra le plus de services au voyageur en Europe et partout ailleurs. C'est d'ailleurs la

langue diplomatique dans le monde entier, et même en Chine. N'est-il pas intéressant de constater que parmi les officiers des nombreuses puissances étrangères représentées à New York en ce moment, à peine un petit nombre est capable de comprendre l'anglais, tandis que la presque totalité de ces officiers comprend et parle le français ?

Notre langue a des qualités évidentes ; elle est forte, dure, heurtée et énergique mais, après tout, elle n'est pas à beaucoup près aussi nécessaire au voyageur que le français qui est une langue polie, poétique en même temps que précise et harmonieuse ; une langue qui a été écrite par Froissart, Montaigne, Condorcet, Le Sage, Balzac, Cuvier, La Place, Sainte-Beuve, Châteaubriand, pour ne citer que ces quelques noms illustres. Nous accordons que toutes les langues ont leurs mérites propres, mais le français, comme langue universelle à l'usage des voyageurs, des diplomates et des marins, nous le répétons, est la langue par excellence. Nous la saluons de tout notre respect.

---

## FEMME ET FLEUR.

*Aux cœurs jeunes comme le mien, je dédie cette fantaisie printanière.*—H. L. D.

---

Car nous nous ressemblons, et l'on dit que nous sommes
Fleurs toutes deux!—V. HUGO.

O Puissance du temps! ô légères années!
Vous emportez nos pleurs, nos cris et nos regrets;
Mais la pitié vous prend, et sur nos fleurs fanées
Vous ne marchez jamais!—A. DE MUSSET.

---

La nuit s'était faite depuis quelques instants, douce et ineffable nuit de mai! — Dans le ciel tout diamanté d'étoiles, la lune peu à peu s'élevait, comme une nymphe qui, dans l'inconscience charmante de sa beauté lumineuse, se débarrasse des voiles qui enveloppaient ses formes divines. Les derniers bruits de la nature se mouraient sous les teintes mystérieuses des feuillages touffus, et la brise des nuits, presque effacée, nous apportait les tièdes parfums des fleurs endormies.

Corinne était assise au piano, dans le discret boudoir où s'entremêlent, en un délicieux désordre, des trophées d'armes orientales, de petits tableaux et des bronzes rares; ses mains soyeuses et potelées interprétaient avec âme une page radieuse d'un des maîtres d'antan; pendant qu'aux accents de cette mélodie tantôt légère comme un chant d'amour, tantôt suppliante et entrecoupée comme un spasme d'agonie, mon esprit s'en allait bien loin, bien loin revivre des mille souvenirs du passé!

Ma fantaisiste imagination me conduisit aux lieux jadis habités par deux êtres chéris dont les cœurs battaient auprès du mien aux jours fleuris de nos seize ans;

deux fantômes souriants, qui comme les belles du poète,

> De grâce et d'enfance et d'amour couronnés
> Comptaient leurs ans par les printemps !

Un noble jeune homme, au front d'artiste, au regard plein d'amour et de vie ; près de lui une blonde péri à la robe d'azur, créature éthérée qui avait un jour arrêté sur lui ses grands yeux doux !.....

Et tout en songeant que j'avais à peine atteint l'âge des illusions dorées, je me disais que cependant ces deux amis de mes jours printaniers avaient achevé leur fraîche matinée, et qu'ils dormaient, enveloppés dans leur linceul, le lourd sommeil des cimetières !.... Mort cruelle et impitoyable ! Quel est le mot de ton énigme ? Existe-t-il entre l'amour et toi quelque étrange fraternité ? Sinon, pourquoi vins-tu imprimer sur le front de ceux que j'aimais ton baiser glacé, à l'âge des radieux préludes d'amour ?

“ Quelles pensées vous agitent, ami ? Vous ne m'écoutez plus ! ” murmura tout-à-coup la douce voix de Corinne. Ses grands yeux, caressants comme ceux de l'oubliée, me fixèrent ardemment ; et devant son sourire adorable, l'aveu vint de lui-même se poser sur mes lèvres.

“ Pardon ! ” repris-je ; “ cela est vrai ! Mais vous n'en voudrez point à deux êtres tendrement aimés qui se partageaient mes souvenirs ! Je les revoyais en un rêve ineffable ; charmé par vos accords pleins de mélancolie, j'avais oublié que leur mort est une réalité, et qu'ils reposent bien loin, par delà l'océan azuré, dans la terre de douce France, où ma pensée seule visite encore leurs tombes ignorées.”

“ Je vous en prie ! ” fit-elle, avec une émotion mal contenue, “ parlez-moi d'eux ce soir ! Il fait si bon causer des êtres disparus mais toujours aimés ! Je sens que ces deux âmes sœurs de la vôtre étaient douces et élevées ; je les chérirai, moi aussi ! ”

Alors ma belle compagne, quittant son tabouret, vint s'asseoir près de moi sur le sofa, sa fine tête blonde doucement appuyée sur mon épaule, ses pieds mignons touchant presque les miens....

Et toute son attention se porta sur l'histoire des deux fiancés égarés par la mort dans l'irrémédiable *au-delà* du tombeau !.....

## I.

Le ciel m'avait donné en Roger un ami bien sincère ! —Hélas ! je ne l'ai connu que pour le pleurer davantage et sentir plus vivement l'irréparable vide que son départ a laissé dans mon cœur. Il vous est facile de lire dans mes yeux l'affection dévorante et fiévreuse qui me tue ; j'en souffre cruellement, car personne ne pense à moi, n'espère en moi, ne vit pour moi. Personne n'est là, désormais, pour me dire que les fleurs sont délicieusement belles sous les rayons de l'astre du jour, et que la jeunesse est heureuse lorsque dans son ciel brille l'étoile de l'amour.

C'est avec Roger que je fis mes études universitaires. Nos examens une fois passés, il nous fut permis de prendre un repos bien mérité. Notre plus grand bonheur, le matin, était de nous enfermer ensemble dans une étroite bibliothèque. Là, enfouis au milieu des livres, nous demandions aux grands génies de la poésie antique, qu'il comprenait et interprétait avec tant de bonheur, de nous nourrir de leurs énergiques et sérieuses leçons.

D'autres fois, Roger prenait son violon, dont il jouait à merveille ; dans le silence de la nature environnante, je me mettais au piano ; et alors, pâle et agité comme une fleur près de s'effeuiller, il communiquait à son instrument l'harmonie dont son âme débordait ; et c'était comme la voix d'un séraphin, envoyé par la plus belle

des Muses pour unir nos deux âmes en un mélodieux concert.

Très souvent aussi, au lever du soleil, nous sortions pour assister au réveil enchanteur de la nature et contempler à l'aise les fleurs éclatantes. Nous avions seize ans! Oh! le bel âge pour aimer les fleurs!—Jusque là, la vie de sentiment s'était résumée pour nous dans les baisers de nos mères et les caresses de nos sœurs.... Mais que l'amour de la femme vient vite, lorsque souvent on se surprend à sourire aux plantes gracieuses et parfumées!—Notre imagination, juvénile et naïve, s'envolait aux régions lointaines de l'infini, cherchant à y découvrir les motifs qui font rêver aux fleurs écloses; nous nous demandions si ces rubis odorants n'étaient point embellis, animés un instant par les âmes des tendres jeunes filles que la mort couche incessamment dans les charniers de l'humanité!—A notre insu, un changement s'opérait en nous; cette passion des plantes, qui absorbait nos rêves et nos désirs, devenait le prélude sans cesse renouvelé, le cadre naturellement préparé pour recevoir la créature privilégiée de nos futures amours!

## II.

Un soir de printemps, le ciel était gris et voilé; pas un souffle dans le feuillage, sous l'herbe moussue pas un insecte, et sur la terre une obscurité pleine de mystère. Nous étions assis, Roger et moi, sous une verdoyante charmille, et l'entretien languissait depuis quelques instants, quand la voix du "chantre des nuits heureuses," rompant le silence de cette nuit mélancolique, nous vint tirer de nos rêveries.

"Qu'une telle soirée m'est délicieuse!" me dit Roger. "Les brises printanières sont muettes, le silence et les

ténèbres règnent sur l'horizon qui nous entoure;...mais les accents voluptueux de ce rossignol éveillent au fond de mon cœur mille désirs pleins de vagues espérances! Cet oiseau, qui sans doute chante auprès du nid de ses amours nouvelles, me fait presque croire au bonheur."

" Comme toi j'écoute et recueille avidement les échos de cette voix mélodieuse, répondis-je à mon tour; ces roulades palpitantes jointes au parfum des fleurs nouvelles font émaner de toutes les fibres de mon cœur la vie de sentiment; seul le morne sommeil de la nature jette sa note funèbre parmi les sensations de joie qui m'animent. Involontairement je songe que cette terre baignée de larmes a vu passer bien des Marguerite, descendues au tombeau, comme la douce fiancée de Faust, au moment où la vie chantait l'hymne d'amour sur leur verdoyante jeunesse.... "

" Louis, mon ami, mon frère!" interrompit Roger, " pourquoi ces idées lugubres? Peut-être est-il proche, le jour qui éclairera ton avenir de ses rayons doux et sereins. Tu verras cette étoile qui doit, belle entre toutes, illuminer ta vie d'artiste; radieuse, elle te montrera sa face diamantée, et te guidera fou d'amour dans les sentiers de ce triste monde!— Mon cœur à moi dort son bon et calme sommeil d'enfant; qu'est la beauté de la femme auprès de celle de la plus humble violette? Aussi, pour les lis des champs et les roses des bois je garderai mon amour et mon culte!"

Pauvre Roger! Il ne se doutait pas alors qu'il ne vivrait bientôt plus que pour l'amour d'une femme, et que les émotions de son cœur fidèle seraient pour son bonheur un poison sans remède.

## III.

Le lendemain, une légère indisposition me retint à la

maison, m'enlevant le plaisir de sortir avec lui ; et au dîner, je surpris en mon ami un changement indéfinissable, pendant qu'il me racontait son excursion matinale ; il était préoccupé et rougissait. " Je suis triste," me dit-il, pendant qu'une larme de tendresse tombait de ses yeux, " parce qu'il s'opère en ma façon de comprendre les sentiments une révolution d'autant plus pénible qu'elle est tout intérieure ; les beautés et les grâces de la nature ne sauraient désormais me suffire ; un autre amour est né en moi, spontanément, presque à mon insu, et que pour cette raison même je crois durable et immortel !"

Alors, avec sa franchise accoutumée, Roger me fit part de cette affection qui déjà l'occupait tant, et qui l'arrachait aux douceurs d'une vie calme et ordinaire pour en faire le volontaire esclave d'une unique pensée.

Il avait rencontré une jeune fille élégante, légère, à demi penchée sur un buisson de roses et faisant un joli bouquet ; il l'avait regardée, la belle inconnue avait répondu à ce premier regard par un inexprimable sourire ; et soudain les pensées de ces deux cœurs s'étaient mises à l'unisson pour entonner intérieurement le même alleluia d'amour. Tant il est vrai d'affirmer qu'il existe dans le regard, dans tout l'être de ceux qui doivent se chérir ici-bas une sorte de lumière magnétique qui conquiert nos sensations intimes et subjugue nos facultés.

Le soir même, Roger m'emmena avec lui ; la jolie créature était revenue au même endroit, sans doute avec de tendres espérances au cœur, car en nous voyant, elle dit quelques mots à sa mère, puis s'avançant vers nous, elle nous offrit les roses qu'elle tenait à la main, et s'adressant à Roger : " Monsieur, dit-elle, vous aimez les fleurs, je l'ai deviné ce matin ; ma mère vous prie d'ac-

cepter celles-ci qui proviennent d'un antique rosier de notre jardin."

—"Vous pardonnerez à Marguerite son audace," nous dit sa mère. "Cette enfant qui me rappelle tant son père, est désormais ma seule consolation ; je n'aurais pu refuser d'acquiescer à un désir qu'elle m'avait si gracieusement exprimé."

Alors l'excellente dame, avec une fierté de gauloise, se mit à nous raconter l'histoire de son mari, simplement belle, comme tout ce qui touche à la vie militaire. Il avait joué un superbe rôle dans les épopées de Sébastopol et de Solférino. En 1870, quand l'oppresseur, dans l'enivrement de ses premiers triomphes, avait cru pouvoir jouer avec sa victime humiliée, le capitaine de Croix avait embrassé sa compagne et sa fille au berceau ; il s'était souvenu des rudes épreuves de la glaciale Crimée et des nuits dormies sous le ciel enchanté d'Italie ; grisé, comme bien d'autres, par l'âpre sentiment de l'humiliation de sa France, il avait préféré quitter *l'adorée* et faire une orpheline de plus, que refuser ses services à la patrie pleurante et dévastée.—Huit jours après son départ, il était tombé à Sedan, à la tête de son escadron de chasseurs d'Afrique, légendaire cavalier de cette folle charge où chevaux et guerriers prirent leur galop vers la mort, héros inutiles d'une inutile boucherie !

"Mon père, lui, est resté à Reischoffen," reprit Roger. "Il était chef d'escadron de cuirassiers ; dès le début de la charge, une balle l'atteignit en pleine poitrine. Son lieutenant nous a raconté depuis que longtemps son rude coursier l'avait emporté à toute bride vers l'ennemi, le sabre au poing, l'œil plein de menaces, comme si dans la mort même il avait voulu jeter un audacieux défi au Germain étonné."

La conversation ainsi engagée fut continuée sur un

ton de respectueuse familiarité ; aux navrants souvenirs de guerre, nous mêlâmes la calme poésie du renouveau de la nature ; Roger parla de la beauté de la terre quand elle revêt sa parure printanière. Je dis à la veuve que notre grand bonheur était de nous enivrer des beautés de la nature, des effluves mystérieuses des feuillages mouvants comme des fleurs aux mille couleurs et au parfum agréablement varié.

Enfin, elle ne consentit à nous quitter qu'après nous avoir fait promettre de venir les voir toutes deux, à la blanche villa qu'elles habitaient.

## IV.

Dès ce moment, une douce affection s'établit entre Roger et Marguerite ; souvent il revint, empressé mais toujours discret, s'installer auprès d'elle....Et quand, le soir, sous les bosquets en fleurs les oiseaux s'étaient doucement endormis, que les feuillages s'entretenaient à peine sous la chaude caresse du zéphyr, Roger emmenait Marguerite au jardin, l'entretenant du bonheur qu'on trouve à s'aimer au milieu d'une belle nature.— Comment n'aurait-il pas versé sur elle la vivifiante affection dont son chaste cœur était plein ? Elle était blanche et pure comme Ophélia, cette douce créature ; ses blonds cheveux lui faisaient une auréole lumineuse, ses lèvres étaient vermeilles comme un bouton de rose, ses yeux riants comme une chanson d'avril.

Pendant six mois le tendre arbuste d'amour, protégé et nourri par une inaltérable espérance, enfonça avec une égale vigueur sa double racine en leurs cœurs ; ses gracieux bourgeons développèrent leurs feuilles, et bientôt les fleurs s'ouvrirent, exhalant dans l'atmosphère de leur existence un suave parfum de rêveries extatiques. —Ah ! si vraiment le créateur de l'univers a déposé ici-

bas une goutte de bonheur, un cordial capable de soutenir l'homme dans la vallée des pleurs, c'est dans le cœur aimant d'une chaste jeune fille ! L'affection alors c'est le ciel sur la terre ; par elle, l'âme a comme un avant-goût des félicités d'outre-tombe.....

Hélas ! le bonheur ici-bas semble destiné à n'être jamais qu'un rêve d'un instant, fugitif précurseur des plus tristes réveils ! — La coupe de vie est ornée de fleurs, enrichie de diamants ; mais voici que ses bords perfides recèlent un poison qui va au cœur et en désagrège les fibres les plus délicates.

## V.

Novembre était revenu, novembre monotone avec ses tristesses de cimetière !—Le vent gémissait et pleurait dans les arbres sans parure, pendant que, sur les gazons flétris couverts de feuilles jaunies, les rosiers d'arrière-saison laissaient s'effeuiller leurs derniers boutons.— L'hiver !....pour les pauvres c'est le travail rendu difficile, ce sont les longues nuits sans feu près du berceau où pleure le dernier-né ! Pour les riches, c'est le temps des plaisirs joyeux : les salons s'illuminent et sous leurs lambris dorés les fêtes folles vont leur train.....

Fidèle à la mémoire de son mari, Mme de Croix n'avait eu, depuis la guerre, aucune réception officielle ; il fut entendu que les fiançailles des deux jeunes gens se célébreraient chez la mère de Roger. Rien ne fut épargné pour rendre la fête aussi brillante que possible. Marguerite, reine d'un joyeux essaim de jeunes beautés, resplendissait entre toutes. Lorsque je la vis au piano, et près d'elle Roger tenant à la main son violon, j'éprouvai je ne sais quelle sensation de joie mêlée à un irrésistible besoin de chérir, moi aussi, une créature de prédilection. Mille pensées à la fois mélancoliques et ten-

dres s'emparèrent de mon esprit, lorsque je les entendis interpréter avec passion un *Songe d'amour après le bal*. . . L'ange des rêves, en extase au pied de la couche où repose une innocente jeune fille, module sur sa harpe d'or le thème de la valse dansée la veille avec le bien-aimé... Motif simple et délicieux cependant.

Bientôt la danse enlaça aux bras des jeunes gens les bras des jeunes filles, et les couples frémissants se mêlèrent aux accords d'une valse joyeuse. Palpitante de bonheur, Marguerite se livra aux bras de son Roger avec un doux et pur abandon; sa tête, chargée d'une couronne de blonds cheveux, s'était renversée en arrière avec une voluptueuse pudeur; leurs bouches étaient muettes, mais leurs cœurs ainsi rapprochés se parlaient, et Dieu seul saurait rapporter leur langage en cet instant d'ivresse.

Vers le matin, les couples se séparèrent; une voiture attendait Marguerite au seuil de la maison; elle y prit place avec son fiancé. La nuit avait été très froide, et la neige tombait à gros flocons; malgré le manteau qui la protégeait, la jeune fille frissonnait étrangement. Elle était divinement heureuse, on n'en pouvait douter; et cependant ses joues avaient subitement revêtu la pâleur froide du marbre. C'était là le premier symptôme d'un mal terrible qui allait sourdement miner les jours comptés de Marguerite.

O bal délicieux et traître! Ce n'est pas la première victime que tu fis ce soir là! Sirène perfide, tu attires vers toi la jeunesse ardente, tu la lances éperdue dans tes tourbillons sans fin, et tu la jettes imprudente dans les bras de la Mort, ton infâme complice!

Roger ne se fit aucune illusion; dès le lendemain même, une forte fluxion de poitrine s'était emparée de la jeune fille. Elle vint ronger cette créature à peine épanouie, comme le ver impitoyable qui se glisse au sein du

frais bouton de rose, et en suce peu à peu la sève nutritive. En vain, éperdu de douleur et d'amour, Roger fit-il quelque vœu insensé, et s'offrit-il au destin comme victime à la place de sa bien-aimée! Rien ne put arrêter la marche de la maladie.

## VI.

Un soir cependant, — le dernier pour la pauvre jeune fille,—il y eut un mieux accentué dans l'état général de la malade. La journée d'ailleurs avait été chaude et agréable; le soleil avait percé les nuages gris, et ses gais rayons avaient joué dans les arbres dénudés du jardin comme les oiseaux aux tourelles de la villa. Roger eut un éclair d'espérance; il aida la jeune fille à se lever; elle le fit aisément, malgré sa grande faiblesse.—De part et d'autre, l'illusion semblait complète; Roger espérait que ce calme passager serait le doux messager de la convalescence. Son pauvre cœur à moitié brisé déjà par tant d'émotions, son cœur de fiancé lui disait qu'il fallait croire au retour de la santé, quand on avait pour soi la jeunesse et l'amour.

Il eut alors avec la chère poitrinaire un entretien qui restera à jamais gravé dans ma mémoire. Marguerite elle-même semblait croire en la vie, qui n'était plus chez elle qu'un souvenir mourant. Elle lui parlait du bonheur qui sourirait dès l'aurore de leur union, des enfants que Dieu leur donnerait pour peupler le joyeux nid de leurs amours....

" Mon Roger, lui disait-elle, je veux vivre pour toi seul. Tu es le maître de mes destinées; oseraient-elles s'insurger contre toi? De même que les cordes de la harpe obéissent à la main qui les caresse, de même ton regard accorde les fibres de mon cœur...."

Roger n'essayait plus de parler; les larmes tombaient

de ses yeux ; c'est qu'il n'osait croire au bonheur inespéré de recouvrer sa fiancée après une chûte aussi effrayante. Et puis, il y avait au fond de son être je ne sais quel instinct de mort qui le faisait frémir, comme la voix du hibou qui, le soir, attriste au fond des bois le voyageur attardé.

Subitement, la respiration de la malade redevint entrecoupée et sifflante. Il approcha sa tête du visage amaigri de la douce victime. "Ma mère ! ... je veux ma mère !"... dit-elle d'une voix toujours plus faible. Cette dernière n'était pas loin ; une sorte d'intuition que seules possèdent les mères, l'avait rapprochée de sa fille. Marguerite ayant avancé vers ceux qu'elle aimait tant ses deux mains froides, Roger en saisit une avec passion; sans le savoir il s'était agenouillé au pied du fauteuil...

"Mère, console-toi !...Dieu le veut ! ..." dit Marguerite à la pauvre femme. "Je t'aimerai, malgré les distances et l'inconnu ; la mort nous réunira de nouveau... Mère, prends Roger...mon frère !..."

"Et toi, mon bien-aimé, je n'ai été sur terre que ta fiancée..." et ici sa voix devint très faible. "Mais là haut...à toi...toujours !"

La mort àvait frappé ; elle s'était appesantie sur Marguerite comme une précoce gelée qui s'abat sur les plus tendres fleurs des champs. Son beau front de vierge s'était renversé en arrière, et ses doux yeux bleus avaient maintenant la fixité du sommeil sans réveil. Presque couché au pied du fauteuil, Roger sanglotait ; la mère de Marguerite, anéantie, s'était assise sur le lit ; la mort en emportant l'âme de la jeune fille, avait tué la raison de la veuve ; tour à tour elle chantait, riait et pleurait.. Pauvre folle!....

Le lendemain des funérailles j'allai voir Roger ; son caractère avait revêtu une tristesse indicible, et ses yeux

voilés décelaient l'agonie morale de l'irréparable. J'essayai de le consoler ; ce fut en vain. Ni les égards délicats de ses parents, ni les marques d'affection de ses amis ne purent lui rendre sa douce gaîté d'autrefois.

Son seul adoucissement était d'aller au champ du repos ; je l'accompagnais au funèbre rendez-vous. Là, après s'être agenouillé sur le marbre glacé, il semblait heureux. L'amertume et la douleur s'effaçaient pour faire place aux joyeux souvenirs revécus dans un étrange et délicieux entretien avec l'exilée d'outre-tombe. Avant de se relever, il approchait ses lèvres du marbre de la tombe, murmurant l'adieu dans un long baiser ; et nous rentrions tristement après avoir cueilli quelques roses d'hiver, les fleurs chéries de la morte.

## VII.

Ce ne fut pas pour longtemps ; un matin d'avril, que la brise printanière nous ramenait les hirondelles, et que les premières fleurs avaient développé leurs corolles sur la terre dénudée, je me dirigeai vers la maison de Roger. Sa mère et ses sœurs étaient plongées dans la plus grande désolation. " Où est Roger ? " demandai-je avec émotion, pressentant un dénouement imprévu. Sa pauvre mère m'interrompit par des sanglots.

Un peu calmée par l'effusion de ses pleurs, elle me dit: " Il est parti à notre insu, ou plutôt il est mort, mort pour le monde et pour nous ! " Et me tendant un papier : " Lisez, ajouta-t-elle ; c'est là ce qu'il a laissé sur sa table de travail ; dernier adieu de son âme angélique ! " Et de nouveaux sanglots couvrirent sa voix.

J'ouvris la lettre avec avidité, et voici ce que j'y lus :

" Elle est partie, Marguerite, partie pour les plages d'oubli ; et ma pauvre âme n'a pu supporter le poids d'une telle séparation.

" Accablé sous le fardeau d'une amertume infinie, j'ai promené mes regards autour de moi, cherchant un consolateur assez puissant pour calmer l'infini de mes tortures ; et je n'ai trouvé personne.

" Ma mère m'a donné une affection sans bornes ; mais la jeune fille qui m'aimait a fait à mon cœur une blessure si profonde que l'amour maternel n'a pu la cicatriser....

" Douces étaient les caresses de mes sœurs, délicates les attentions de mes amis ; mais l'ange des chastes amours m'a fait entrevoir les suprêmes délices de deux cœurs fidèles ; et voici que la sève de vie manque à ma jeunesse brisée en sa pleine floraison....

" Dans ma désolation, l'image du crucifié du Golgotha est tombée sous mes regards, et m'a fait éprouver je ne sais quelle volupté consolatrice ! Sentiment d'âpre supplication adressée à Celui qui pour relever l'humanité tombée, se laissa exposer sur un gibet au pied duquel son sang se mêlait avec les pleurs de Madeleine, la courtisane régénérée. Et je me suis comme appesanti, et l'amour de Marguerite s'est vaincu lui-même, et mes souffrances se sont calmées.

" J'ai compris qu'il restait un remède pour les plaies de mon cœur, en dehors de ce monde qui n'a plus d'attraits pour moi. Auguste crucifié, console ma mère ; donne le bonheur à mes sœurs dévouées.—Je m'en vais ensevelir au fond de quelque chartreuse ignorée mon cœur ensanglanté ; là je dévorerai dans le silence de l'oubli les larmes d'une vie brisée par un amour fidèlement gardé, et que Dieu seul peut désormais combler..."

## VIII.

Mon ami me laissait un souvenir bien précieux : le journal de sa vie, écrit sans ordre entre le soir et le som-

meil, sous le regard des esprits de la nuit.—Ces notes jetées sur le papier renferment toute l'histoire intime de Roger, le souvenir fugace des choses vues et des drames vécus... Les dernières pages, pleines d'élans de tristesse et de désespérance morale, étaient encore tout humides de ses larmes.... J'y trouvai cette courte poésie à la mémoire de l'inoubliée :

## Vie Brisée.

### I.

### RÊVE.

Le Temps poursuivant sa carrière
Nous ramenait le doux Printemps,
Faisait reverdir la bruyère....
Et nous avions seize ans!

Sous les verts jasmins du bocage
Nous allions nous asseoir tous deux;
Le rossignol dans le feuillage
Chantait: "Soyez heureux!"

Et dans le jardin les abeilles
Quand nous redisions nos amours
Bourdonnaient près de nos oreilles:
"Soyez heureux toujours!"

Le zéphyr de sa douce haleine
Nous portant le parfum des fleurs
Disait, nous effleurant à peine:
"Aimez-vous, jeunes cœurs!"

Le ruisseau dans son onde pure
Reflétant nos regards d'amour,
Fredonnait ce tendre murmure:
"Aimez-vous sans retour!"

Nous répétions dans notre ivresse
Doucement, les yeux dans les yeux,
Ces accents de notre tendresse:
"Soyons toujours heureux!"

## II.

## RÉVEIL.

Le Temps toujours suit sa carrière,
Après l'hiver vient le printemps;
Le soleil verdit la bruyère....
Las! je n'ai plus seize ans!

Sous les verts jasmins du bocage,
Quand seul je viens, pendant le jour,
Le gai rossignol du feuillage
N'y chante plus l'amour!

Seul je vais près de l'onde pure
De la source dont les flots bleus
Fredonnaient en leur doux murmure:
"Soyez toujours heureux!"

Elle a troublé ma jeune vie,
Cette femme dont les grands yeux
Me chàntaient la sainte harmonie
Des vœux mystérieux!

En vain je cherche l'adorée
Qui faisait mon rêve si beau;
Hélas! l'avide destinée
L'a couchée au tombeau!

Avec elle, sur cette terre
J'aurais pu vivre, humble, adoré,
Dans quelque vallon solitaire!....
J'avais trop espéré!

Le réveil est venu; mensonge!
Mon horizon est triste et noir!
Je n'ai gardé de mon doux songe
Que les pleurs sans espoir!

Toujours mon âme est poursuivie
Par les horreurs du souvenir;
Rien ne me plaît dans cette vie!....
Je n'ai plus qu'à mourir!

Sensible épanchement d'une nature née pour aimer, qui dans un moment de souvenance heureuse avait demandé à la poésie d'élever un monument plus orné et moins périssable à la mémoire de la chère morte!...

IX.

Cinq ans se sont écoulés ; depuis j'ai vogué vers de lointaines plages ; les distances ont effacé bien des souvenirs de ma jeunesse ; celui-là est demeuré dans ma mémoire, aussi vivant que le premier jour.

Que fais-tu maintenant, ô Roger, mon ami, mon frère, dans ta froide cellule de religieux ?—Sans doute, prosterné au pied du crucifix, tu rêves en priant à celle que tu aimas d'une si sincère affection....Mais va ! lorsque sonnera pour toi l'heure des suprêmes transes de l'agonie, tu retrouveras en quittant cette terre les doux embrassements que tu as connus et le cœur ardent qui te cherchait. Au seuil du céleste empyrée, tu recevras le baiser de la jeune fille aimée !....

Et toi, dors, Marguerite ! achève tranquillement sur ta froide couche ton sommeil sans rêves ; que les humbles violettes de mai qui entourent ta tombe respirent un parfum plus doux, et arrêtent sur le tertre qui te recouvre l'œil indifférent du passant !....

***

Souvent je vais me promener ; je choisis les sentiers les plus sombres et les plus étroits afin d'y rêver à l'aise. Toutes les fleurs que je rencontre me disent quelque chose; mais j'admire de préférence les roses dans l'épanouissement de leur beauté, et les pervenches dans la simplicité de leurs atours ; ce sont les fleurs qu'aimaient mes amis lorsque la joyeuse aurore de la jeunesse brillait pour eux. Les fleurs fanées, qui resplendissaient hier encore de fraîcheur et de vie, m'arrêtent de préférence. Le vent du nord est arrivé ; son souffle froid et impitoyable a brisé leur rapide destin, séché les boutons fleuris entre les vertes feuilles. Ce spectacle fait venir à mes yeux des larmes brûlantes ; je pleure, mais maintenant je comprends pourquoi ! —

" Que cette histoire est triste ! " me dit ma belle compagne, après un silence de quelques instants. " C'était un noble cœur que Roger, et son affection pour Marguerite devait être bien profonde et bien sincère. Je ne le blâme pas de s'être ainsi retiré d'un monde désormais sans charmes pour lui. Dans la solitude, la prière le ramènera près de celle pour qui il a sacrifié les dernières consolations humaines. Il pourra, dans le jardin où le conduiront ses rêveries monacales, cultiver et admirer les fleurs, sa première passion. . . .

" Il y a tant d'analogie entre le destin de la fleur et celui de la femme!—Toutes deux ne naissent-elles pas pour souffrir, et souffrir souvent par l'amour ?

" Pauvre fleur ! Tantôt c'est le soleil qui te fane avec ces mêmes rayons qui t'ont donné la beauté !

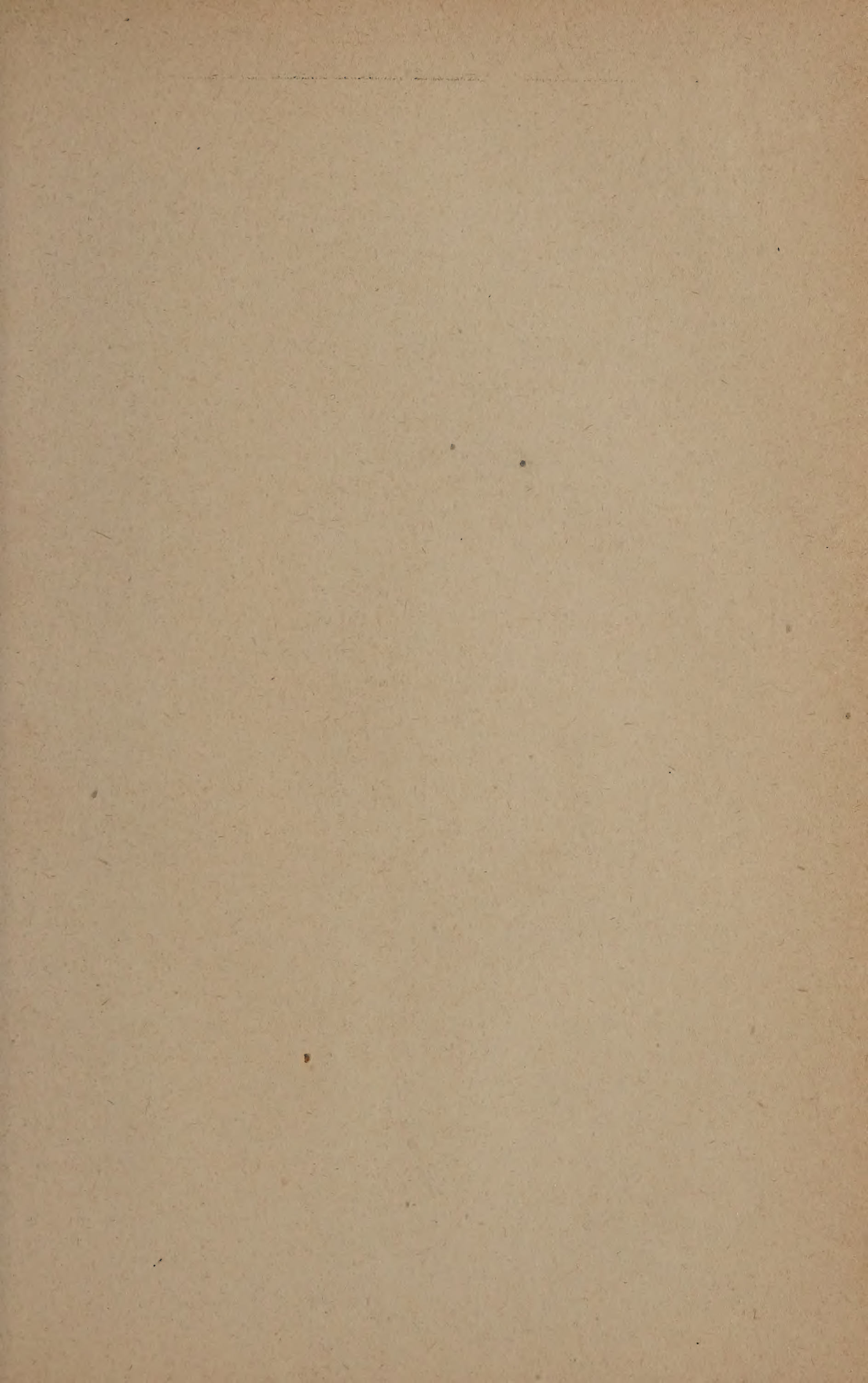
" Tantôt la main de l'homme vient te couper sur ta tige heureuse, pour te livrer à une lente et cruelle agonie.

" Tantôt enfin le souffle impétueux des vents passe sur ta frêle corolle et dépouille ton calice des feuilles qui le rendaient si délicieusement fascinateur !

" Et nous, pauvres femmes que nous sommes, nous cherchons un amour saintement partagé ; souvent l'on nous donne en échange une affection légère, peu durable et vite profanée . . .

" Alors, comme la fleur dans son martyre, nos yeux perdent leur vivacité, nos joues roses deviennent pâles et ternes, nos formes aimables s'évanouissent jusqu'au tombeau et personne n'en peut dire la cause.—Et l'homme passe insouciant près d'une nouvelle tombe à peine fermée ; il vole à ses amours d'un jour, sans se douter que sa frivolité a fait une victime de plus.—Car elles sont bien rares, hélas ! les affections qui méritent de voir s'élever en leur honneur le sanglant trophée des souffrances mutuellement partagées.

H. L. Ducrocq.



Livraison 5ème. 4e SÉRIE. Tome 4

NOUVELLE-ORLÉANS, 1er SEPTEMBRE 1893.

# COMPTES-RENDUS

—DE—

# L'Athénée Louisianais,

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS.

SOMMAIRE.



*Pour l'Abonnement s'adresser au Secrétaire, P. O. Box 725.*

**Prix de l'Abonnement, $1.50 par An, payable d'avance.**
**Le Numéro, 25 Cents,**
Chez **M. G. WHARTON,** 5 rue Carondelet.

NOUVELLE-ORLEANS:
IMPRIMERIE FRANCO-AMERICAINE, 102, RUE DE CHARTRES,
EUG. ANTOINE, PROPRIETAIRE.

1893.